

Le feuilleton : mémoires du petit Louis : [suite]

Autor(en): **Sabon, J.-L. / Sabon, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 33

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225385>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

gue... et à tirer la langue ! Dame, par cette chaleur ! Heureusement qu'on arrivait à Pully. On fit quelques pas le long des quais, Mme Chapuis admira les fleurs, puis se rapprochant de son mari :

— Eh bien ! maintenant, Louis, on peut boire quelque chose. Allons là à côté, on sera très bien !

— Comment tu as soif, toi ? s'étonna son mari. Moi, je n'ai plus soif... rentrons à la maison !

Les soupirs de sa femme, les larmes, les excuses, rien n'y fit ! M. Chapuis fit demi-tour, enleva son veston qu'il accrocha au bout de sa canne et, la gorge sèche, les pieds en feu, prit le chemin du retour ! Tout le long du trajet, il lui fallut des prodiges de volonté pour ne pas entrer dans les pintes qui se présentaient.

Mme Chapuis s'arrêta à la première fontaine qui se présentait, se désaltéra longuement, mouilla son mouchoir... sous le regard impassible de son mari. Finalement, n'y tenant plus, il s'acheta un citron en arrivant à Lausanne. *Benj. Guex.*



MEMOIRES DU PETIT LOUIS.

A force de marcher, l'armée arriva dans un pays où il y avait des vivres pour elle ; Elbingue, Ostorode, Gutstadt, renfermaient de forts magasins. Le général Marchand commandait notre division, le colonel Brun passait général, il était remplacé par le colonel Frierrion, homme doux, instruit. Je priai mon père de lui écrire pour me recommander, ce qu'il fit, mais sans résultat, car je continuai à rester avec mes trois francs de haute paie par mois et mon prêt de soldat, quoique ce fût moi qui conduisais le chant avec ma petite clarinette en fa ; j'étais indispensable, mais doux, timide, craintif, content de tout et le cœur sur la main, ensorte que j'étais heureux et que je ne me plaignais à personne ; mes collègues les musiciens me trouvaient par trop bonasse, et ils me disaient que je devrais désertir le régiment pour m'engager dans une autre musique, où j'aurais été plus apprécié et payé davantage. Le vieux chef de musique François quittait le corps pour s'en aller chez lui ; celui qui le remplaça fut le père Lemoine, qui avait 55 ans ; il jouait du basson, et était compositeur.

Malgré que le pays fut meilleur sous le rapport des vivres, nous n'avions pourtant que trois livres de pain pour quatre hommes, et encore était-il rempli de son et de paille ; nous suppléions à ce qui nous manquait par la maraude. Nous trouvâmes dans un château à dix-huit lieues de notre résidence, des tas immenses de pommes de terre ; les paysans semaient des pois dans la nuit, mais le jour nos musiciens allaient à leur recherche, et entre deux, en rapportaient une assiette pleine.

Une jeune fille de vingt ans, dans l'espace de six mois, a hérité de onze fermes, et si elle n'avait pas eu un sergent pour bon ami, elle serait morte comme ses parents, de faim ou de maladie ; le sergent fut tué, sans cela elle l'aurait pris pour mari, car elle l'aimait comme un sauveur.

Une grande maraude par ordre fut improvisée, à trois heures du matin, dans le mois de mai ; le général Marcognier la commandait. Nous surprîmes un village rempli de cosaques qui se sauvaient à notre approche ; j'entraî dans une bicoque et j'y trouvai une pauvre femme avec son enfant au sein ; j'allai pour lui prendre sa vache, mais elle se mit à pleurer, ce qui me décidait à la laisser, quand, malheureusement pour elle, le général passant par là me dit : « Emmène, mon brave, emmène ; » j'ai souvent déploré cette action, d'avoir enlevé à cette femme et à son enfant leur soutien, mais le général ajouta encore : « Mieux vaut tuer le diable qu'être tué par lui. » Un des premiers, j'arrivai à Gustadt, je pus emmener ma vache au logement de mon escouade,

chez un cloutier qui en fit une salaison, ce dont nous fûmes tous bien contents ainsi que lui.

Notre camp était situé à deux lieues de la ville ; le 6^e avec le 6^e léger avaient fait différents ouvrages de défense, fossés à la Vauban (il n'y a que les Français pour tirer parti de tout) ; il y avait jusqu'à des rues de Tivoli, des cafés de la belle limonadière, de Frascati, etc.

Les Russes étaient à portée de pistolet, dans un bois de sapin. Ils promettaient une bouteille d'eau-de-vie à tous ceux qui leur amèneraient un Russe blessé ou malade ; je trouvai moyen d'en conduire moi seul un, que je plaçai entre les deux avant-postes ; ayant crainte d'une ruse, pour venir le chercher ils prirent la précaution de doubler tous les postes voisins ; la bouteille promise fut donnée, mais l'officier de garde à l'avant-poste la prit, et lorsque vint le moment de la boire je fus oublié ; j'eus la satisfaction d'avoir fait un acte d'humanité, et d'avoir eu le courage de l'exécuter ; on en parla le soir au camp, et j'en fus flatté.

A mon retour à Gutstadt, étant embarrassé pour remiser un cheval que nous avions maraudé, moi et mon camarade de lit qui était Champenois de Bar-sur-Aube, et qui avait la manie des chevaux, la maison que nous habitions n'ayant point d'écurie, nous le logeâmes sur un petit corridor ; peu après, nous entendons un grand bruit, c'était notre cheval qui, par son poids, avait enfoncé un trapon qui formait le corridor, et qui était passé dans la cave ; nous le retrouvâmes sain et sauf, n'ayant rien de cassé, mais impossible de lui faire remonter les escaliers ; nous replaçâmes le trapon, et il était assez solide pour supporter le poids de deux hommes ; nous descendîmes un peu de paille de la toiture à notre cheval pour le faire manger. Dans le même moment, un officier d'ordonnance bava-rois apercevant du crottin de cheval dans ce corridor, y amena son cheval ; patatras, à l'instant il passe par le même chemin que le nôtre. Ce pauvre cavalier bava-rois n'en fait ni une ni deux, il descend ôter la selle, la chabraque de sa monture, et s'en va laissant celle-ci, jolie jument de trois ans ; mon camarade qui s'y connaissait, avisa à sortir au plus tôt ces deux chevaux de leur cave. Aussitôt nous nous armons de pelles et de pioches, et nous supprimons l'escalier pour les faire remonter. La jument de notre Bava-rois était marquée aux armes de Bavière, vive, bien jambée, l'œil vif. Charve, mon camarade, va trouver un de ses « pays », chasseur à cheval du 26^e régiment, et lui fait un troc contre un petit cheval cosaque et trois louis de retour. La bonne action du malade russe nous avait porté bonheur.

Nous nous attendions chaque jour à une attaque générale. Tous les matins, le maréchal Ney partait à la pointe du jour pour le camp à une grande lieue de Gutstadt. Enfin, le 5 juin, à trois heures du matin, les Russes au nombre de 80.000 hommes, attaquèrent sur tout la ligne le 6^e corps, qui ne comptait pas plus de 14.000 hommes ; moi, curieux et très ardent, je laissai mon sac et ma petite clarinette à mon camarade Charve, et me voilà parti pour le camp, sans penser que je ne reviendrais plus à Gutstadt.

Les Russes avaient mis le feu à notre camp, qui brûlait on ne peut mieux ; le régiment ayant été placé en tirailleurs, et moi ne le retrouvant pas, j'allai me placer sur une hauteur ; là les Russes me tiraient dessus, mais les balles ne voulurent pas de moi, tandis qu'il y en eut qui allèrent frapper de nos hommes placés loin derrière moi dans les bas-fonds, qui leur étaient très favorables pour faire le service de tirailleurs. Plusieurs officiers m'injurèrent de ce que je m'exposais ainsi, et finirent par me chasser de cet endroit, depuis lequel j'avais fort belle vue et qui me plaisait à cause du danger qu'il y avait d'y rester. J'appuyai donc à droite, et j'arrivai au milieu de l'invincible compagnie des voltigeurs, qui se trouvait retranchée derrière un monticule, et qui se défendait en faisant un feu nourri. L'officier qui commandait me dit quelque chose de

mortifiant sur mon titre de Genevois et sur la bravoure d'un musicien ; cette dernière remarque étant juste, je m'en inquiétai peu, mais je lui répondis qu'il se trompait sur mon compte, et qu'il avait tort de me mettre à la même liasse que les autres, que je n'avais pas plus peur que lui. « Donnez-moi un fusil, et vous verrez que le petit Genevois se tapera bien ; moi, lui dis-je, je n'ai peur de rien. — Ah ! vous voulez un fusil !

— Oui. — Eh ! bien vous allez en avoir un, mais il faut le gagner ; tenez, voyez-vous ce Russe couché par terre, à trente pas d'ici du côté de l'ennemi, je crois qu'il est mort, je vais vous donner le sergent Robert, un légionnaire qui tiraillera pendant que vous irez prendre le fusil et les cartouches du Russe. » J'avais alors un habit d'uniforme de l'institution du Prytanée, qui pouvait me faire prendre pour un élève en chirurgie ; le Russe couché par terre avait une balle qui, entrée par le front, lui traversait la tête, il était mort, quoique encore chaud ; le sergent Robert ne cessa de tirer tout le temps que je mis à sortir les cinquante cartouches qui étaient dans sa giberne-ceinture ; il ne cessait de me dire : dépêche-toi, mais cela me faisait rire. Je revins dans la compagnie faisant l'admiration de tous les voltigeurs, tous vieux soldats d'élite ayant été à Marengo, Saint-Jean d'Acre, Ulm et Iéna, et parmi eux mon vieux Rousset, le soldat au diamant.

Les Russes ayant reçu l'ordre d'avancer, et Gutstadt venant d'être pris et pillé, deux fois par les Français et deux fois par les Russes, notre compagnie fut obligée de battre en retraite ; je tirais très juste avec mon gros fusil russe, et chacun me prodiguait les bravos à chaque Russe qui mordait la poussière ; nous étions si près les uns des autres, qu'on distinguait la couleur des yeux de l'ennemi ; je n'avais plus de cartouches pour charger mon fusil, mes cinquante y avaient passé ; je demande alors à un voltigeur de m'en prêter ; c'était un Strasbourgeois, il était en joue : « regarde tans ma chiperme », me répond-il ; il en restait une seule entre cuir et bois, je la prends, je charge, je mets en joue, et je reçois au même instant deux balles dans le bras gauche ; mon canon de fusil était si chaud que je ne pouvais plus le tenir que par la bretelle ; je le jetai donc et je battis en retraite comme tout le monde sans être pensé que par un soldat qui me serra fortement le bras avec ma cravate, pour empêcher que je ne perdisse trop de sang. Mon camarade Charve revenant sur ces entrefaites de Gutstadt avec mon sac et ma petite clarinette, me fit boire de l'anisette qu'il avait pillée à une cantinière d'une compagnie de cosaques, pour me reconforter un peu, puis il me conduisit au chirurgien-major ; celui-ci sonda ma blessure en introduisant un doigt de chaque main dans chaque extrémité du trou pour qu'ils se rencontrassent. Quelle joie pour moi, la balle avait passé sans toucher l'os ; il me pansa avec de la paille fraîchement arrachée dans un champ, et enveloppée fortement avec ma cravate, car dans les guerres on manque de tout, l'utile c'est du luxe. Je fus envoyé à cinq lieues pour me faire mieux panser.

(A suivre).

J.-L. Sabon.

Mais oui !...

Au lieu de chercher loin
Des apéros malsains...
Essayez aujourd'hui
Un « DIABLERETS » cossis

Les jolis trousseaux s'achètent toujours

chez L. BROUSOZ

AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.